

Gide donne envie de lire les classiques. Chaque fois qu'il les cite, ils sont d'une beauté étonnante, tout vivants, tout proches, tout modernes. Bossuet, Fénelon, Montesquieu ne sont jamais si beaux que cités par Gide. On se juge alors criminel de les si mal connaître.

Un critique de Gide ne devrait pas prétendre donner un portrait de lui en bien ou en mal, comme en sont coutumiers les biographes; son rôle devrait être d'inviter à ne pas le méjuger par ignorance, ou pire, par préférence, volontaire ou non, de certaines de ses œuvres ou de ses paroles. Il s'agit d'être à l'égard lui-même le fut de celle des autres. Précisément, le *Journal* est bien souvent écrit pour redresser l'idée qu'on a pu se faire de Gide, par des citations, des rapports, des mots inexacts. C'est une perpétuelle remise au point de lui-même; comme un opérateur scrupuleux, il accommode sans cesse l'image, à la vision paresseuse ou malveillante du public. « Ils veulent faire de moi un être affreusement inquiet. Je n'ai pas d'autre inquiétude que celle de voir méinterpréter ma pensée » (*Journal*, p. 864, an 1927).

Je voudrais que ceux qui reprochent à Gide ses contradictions (son refus de choisir comme tout le monde), se rappellent cette page de Hegel: « Pour le sens commun, l'opposition du vrai et du faux est quelque chose de fixe; il attend que l'on approuve ou bien que l'on rejette en bloc un système existant. Il ne conçoit pas la différence des systèmes philosophiques comme le développement progressif des systèmes philosophiques comme le développement progressif de la vérité; pour lui diversifié veut dire uniquement contradiction... L'esprit qui saisit la contradiction ne sait pas la libérer et la conserver dans son unilatéralité et reconstruire dans la forme de ce qui semble se combattre et se contredire, des moments mutuellement nécessaires. »

Gide est donc un être simultané. A peu de choses près, il a été donné par la Nature, dès l'abord, complet. Il n'a pris ensuite que le temps d'exposer successivement les différents aspects de soi, mais il faut toujours se rappeler que ces aspects sont en réalité contemporains les uns des autres, comme d'ailleurs ses œuvres: « Il leur reste malaisé d'admettre que ces différents livres ont cohabité, cohabitent encore dans mon esprit. Ils ne se suivent que sur le papier et par grande impossibilité de se laisser écrire ensemble. Quel que soit le livre que j'écris, je ne m'y donne jamais tout entier, et le sujet qui me réclame le plus instamment, sitôt après, se développe cependant à l'autre extrémité de moi-même » (*Journal*, p. 275, en 1909). D'où: fidélité et contradictions.

*Fidélité.* — Tout Gide est dans André Walter, et André Walter est encore dans le *Journal* de 1939. Il s'ensuit que Gide n'a pas d'âge: il est toujours jeune, il est toujours mûr, il est toujours sage, il est toujours fervent. A peine si la dernière partie de sa vie a pris, du fait de sa vieillesse, une couleur plus grave, plus grecque, à la façon des Tragiques. Mais certaines tendances de lui-même — ou certains aspects — il a pu les incarner aussi bien dans des jeunes gens que dans des vieillards (les personnages de Gide ne sont jamais objectifs sans être purement lui-même), dans La Pérouse comme dans Lefcadio. Gide est un cœur, une âme fidèle. Il est même curieux à quel point son énorme lecture a peu modifié sa physiognomie. Ses découvertes n'ont jamais été des reniements. Lorsqu'il a lu Nietzsche, Dostoevsky, Whitman, Blake ou Browning (sauf Goethe dont il avoue l'influence), ce furent autant de reconnaissances de lui-même, donc autant de raisons de se continuer. La situation de Gide à la croisée de grands courants contradictoires n'a rien de facile. Sa persévérance est donc admirable; elle est même sa raison d'être, ce qui le fait grand. Combien eussent fait la fin d'une conversion? Cette fidélité à la vérité de sa vie est héroïque « Comme il est donc plus facile de travailler selon une esthétique et une morale données! Les écrivains soumis à une religion reconnue avancent à coups sûrs. Je me dois de tout inventer. Parfois, c'est un immense tâtonnement vers une presque imperceptible lumière. Et parfois, je me dis à quoi bon? » (*Journal*, p. 1000, an 1930).

*Contradictions.* — Dans quel sens a donc pu se mouvoir cette nature fidèle, dont pourtant chaque œuvre laisse une impression de chatouillement et de mobilité — au point qu'on a pu l'accuser de se dérober par inconstance? Il faut ici dissiper le préjugé de la raideur: certains esprits arrivent à paraître constants à force